

que dans les grandes œuvres littéraires de notre xvii^e siècle, il est sans cesse question de Dieu et de l'âme, de la destinée de l'homme et de ses devoirs.

Il cherchait à pénétrer ses élèves de ces nobles traditions que fortifie et précise l'enseignement chrétien. Aussi s'efforçait-il de leur inspirer pour la religion le respect dont il donnait lui-même l'exemple en toutes circonstances, et ceux-ci étaient d'autant plus disposés à subir cette salutaire influence qu'ils savaient que, chez leur maître, les actes et les paroles étaient en parfaite harmonie. On l'avait vu aux processions de la Fête-Dieu de la paroisse de la Rédemption porter le dais avec la simplicité et le recueillement d'un chrétien convaincu.

Ceux même qui ne partagent pas entièrement les convictions qui l'animaient ne peuvent nier que le sentiment religieux ne soit le plus puissant auxiliaire à l'accomplissement du devoir. C'est là, non moins que dans l'amour de son métier, que M. Hignard puisait ce dévouement de toutes les heures à sa tâche de professeur. Il n'en négligeait aucune des obligations. C'était un travail bien ingrat que de lire les productions plus ou moins fantaisistes, en latin ou en français, de ses jeunes rhétoriciens. Il corrigeait tout avec une scrupuleuse conscience. Au temps où florissait la bifurcation, quelques-unes de ses classes réunissaient, pour le discours français et la version latine, les deux sections des lettres et des sciences et comptaient jusqu'à soixante-quinze élèves. Il y avait dans la lecture de toutes ces copies une besogne considérable devant laquelle il ne recula jamais, même quand un énorme surcroît de travail vint tout à coup s'imposer à lui et qu'il dut préparer dans un délai très court ses thèses de docteur.